

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 32

Artikel: Les bandits du Rhin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181440>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

son emploi restait le secret des papeteries qui assortissaient le journal *le Loyd*; mais à la suite de la grande sécheresse des dernières années et d'une exploitation exagérée et imprudente, ce pays ne peut plus livrer la quantité requise, quantité qui s'élevait annuellement à plusieurs milliers de quintaux; il fallut donc chercher ailleurs une matière première, dont la valeur était de plus en plus appréciée. Or l'Algérie possédait d'immenses étendues de terrains plantées d'alfa, dont on n'avait jamais tiré grand parti. Ce n'est que depuis cette année que l'exportation s'est faite sur une large échelle.

Cette substance valait au début 2 fr. 50 c. à 3 fr. le quintal métrique; elle s'est rapidement élevée jusqu'à 6 et 8 fr. prise brute. Bien desséchée, mise en bottes et paquets, puis fortement comprimée, elle valait jusqu'à 12 fr. rendue à Londres, si ce n'est même davantage. Le papier qu'elle fournit, après avoir subi diverses préparations, qui sont encore un secret, se distingue par sa finesse, sa force et son éclat.

On conçoit qu'en présence de la demande incessante d'une marchandise qui remplace avec avantage les chiffons, le pays ait fait des efforts pour y répondre. Partout, en effet, dans les villes, les villages, autour des fermes, dans les douards des arabes, on vit bientôt se former des chantiers pour l'achat et la dessication de l'alfa. La population indigène, secouant sa torpeur habituelle, se mit à l'œuvre, les colons espagnols firent de même et attirèrent de leurs pays des bandes nombreuses d'ouvriers; les négociants français et israélites ne s'occupèrent plus que d'affaires et de spéculations sur l'alfa; on ne rencontrait que charettes et charmeaux chargés de ce précieux végétal; le port d'Oran reçut plusieurs grands navires anglais, et les hôtels de nombreux représentants de maisons anglaises. Une vraie fièvre s'était emparée de toute la colonie: il n'était question d'autre chose que de l'alfa. L'administration supérieure, les communes, les tribus arabes se sont émuves et ont affirmé, à beaux deniers comptants, des terrains envisagés jusqu'ici comme absolument stériles.



On lit dans la *Semaine*:

« Un Fribourgeois se présente, il y a quelques jours, au guichet de la poste à Lausanne, et demande un mandat de 100 francs. L'employé lui fait les questions d'usage: — Qui envoie? Jaques Matthieu. — Quel est le destinataire? — Jaques Matthieu, poste-restante à Estavayer. — C'est votre frère? — Pardonnez-moi, monsieur, c'est moi-même. — Vous vous envoyez à vous-même un mandat à Estavayer? — Eh oui, monsieur; j'y vais, et je toucherai cet argent là-bas. — Mais pourquoi ne pas tout simplement l'emporter vous-même? Ah! voilà, dit le bonhomme: c'est que je me connais, et je crois que si je gardais sur moi cet argent, il n'arriverait pas jusqu'à Estavayer, tandis que, de cette manière, je suis sûr de le trouver là-bas à mon arrivée, où il me sera nécessaire.

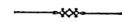
Que de gens, par le monde, se trouveraient bien de recourir à l'expédient du prudent Staviacois!

Le conte qu'on vient de lire, emprunté au supplément littéraire de la *Gazette de Lausanne*, est bien joli, mais c'est un conte; rien de semblable ne s'est passé dans notre ville. Nous avons lu le même récit il y a quelques semaines, dans un journal français; seulement le Fribourgeois était un Limousin, Estavayer s'appelait Bordeaux, et Lausanne était une autre grande ville de France. — Il paraît que le traité sur la propriété littéraire ne s'oppose pas à ces contrefaçons-là. »



Mari et femme.

Apercevez-vous un monsieur et une dame à la promenade ou dans un salon, et voulez-vous savoir s'ils sont mari et femme? Observez exactement les règles suivantes: Si vous les entendez se reprendre sans cesse en société et se corriger l'un l'autre, soyez certain que c'est le mari et la femme. Si vous voyez un monsieur et une dame dans la même voiture, garder le plus profond silence et regarder chacun par une portière différente... mari et femme! Si vous voyez une dame laisser tomber par mégarde son gant ou son mouchoir, et si le monsieur qui est près d'elle lui dit froidement de le ramasser... mari et femme! Si vous voyez un monsieur et une dame se promener dans les champs, à vingt-cinq pas de distance l'un de l'autre, et le monsieur passer un fossé ou une barrière sans regarder derrière lui, et en continuant sans cérémonie son droit chemin... mari et femme! Si vous voyez une dame dont la beauté attire l'attention de tous les hommes, à l'exception d'un seul qui lui parle d'une manière rude, sans paraître le moins du monde touché de ses charmes... mari et femme! Si vous voyez enfin un monsieur et une dame, s'appeler continuellement sans se regarder, *mon cher, ma vie, mon amour, mon ange, ma chatte*, soyez certain qu'ils sont... mari et femme!



Les bandits du Rhin.

I

Vers la fin du dernier siècle, une société joyeuse et élégante se trouvait réunie à Aix-la-Chapelle. Parmi ceux que le plaisir y avait attirés, on remarquait plusieurs individus dont la véritable profession était un mystère. Seulement on savait qu'un riche négociant hollandais, ou un baron allemand, avec une généalogie aussi longue que le fameux serpent de mer, ou peut-être tous les deux, devaient faire partie des personnes qui daignaient honorer de leur présence la vieille cité de Charlemagne, accompagnés de leurs femmes, filles, garçons, neveux et nièces, et d'un monde de valets. Les marchands se frottaient les mains, les buveurs d'eau étaient en révolution, les coeurs des jeunes filles palpitaient et les vieux garçons dont l'imagination était aux champs se hâtaient de rajuster leurs cravates.

Aucune de ces espérances ne fut déçue. Les étrangers achetaient beaucoup et payaient largement: ils tenaient maison ouverte, jouaient gros jeu, et, soit que le hasard les favorisât ou non, gagnaient, perdaient de fort bonne grâce. Les femmes, jeunes et belles, faisaient le charme des conversa-

tions et pinçaient de la guitare à râvir. Que de tendres liaisons se formèrent, toutes platoniques, s'entend! Que de malheureux firent les trop aimables inconnues.

Les choses vont ainsi pendant quelque temps; un mois à peu près s'écoule comme un jour de fête... quand tout à coup un bruit mystérieux se répand dans la ville. Les habitants se frottent les yeux: on découvre des ressemblances, on fait des rapprochements; puis des courriers du gouvernement arrivent; grande rumeur parmi les autorités; les affaires restent en suspens: chacun sent que les choses ne peuvent aller un jour de plus, et toute la population attend le lendemain avec anxiété.

Le lendemain arrive, mais les étrangers sont partis. Ils se sont évanois comme des esprits sans laisser de traces. Comment a-t-on pu viser leurs passeports? On assure que le maire était fort lié avec la femme du négociant, et que le commissaire de police allait épouser la fille du baron. Comment ces fonctionnaires auraient-ils pu s'apercevoir que les passeports étaient faux? L'amour n'est-il pas aveugle? En un jour ou deux, les voyageurs avaient quitté la ville, et les hardis aventuriers qui n'avaient visité Aix-la-Chapelle que pour leur amusement, arpentaient la forêt à la tête de leurs bandes.

Vers la fin de la révolution française les rives du Rhin et les contrées environnantes, depuis la Hollande jusqu'à Mainz, furent le théâtre d'exploits étranges et sauvages, et servirent de refuge à des hommes extraordinaires, tels qu'il s'en rencontre peu dans l'histoire. Les lois françaises n'étaient pas encore en pleine vigueur dans la Belgique et le conflit des parties durait encore. Tout était dans la confusion. Les éléments même de la société semblaient avoir été brisés et désorganisés par le tremblement de terre moral qui venait de l'agiter. Un esprit de désordre et de démolition avait envahi toutes les classes du peuple, et donnait carrière, dans quelques individus, au développement de talents et d'énergie qui, sous l'influence des circonstances ordinaires, eussent été étouffés dans leur germe. Les plus étranges doctrines étaient professées sans exciter de surprise; toutes les notions du bien et du mal étaient ou renversées ou confondues; les opinions semblaient retomber dans cet état primitif de désordre où elles étaient avant que les nécessités politiques n'eussent introduit l'ordre dans ce chaos.

Cette confusion s'augmentait encore par suite des souffrances physiques du peuple pendant les dernières années qui venaient de s'écouler. Tout le territoire avait été mis à feu et à sang par les armées républicaines; et même après l'occupation de la Belgique par les Français en 1794, la guerre qu'on ne pouvait continuer contre les baïonnettes, on la soutenait contre les lois des envahisseurs. Le paysan dont le champ avait été ravagé, l'artisan dont on avait ruiné l'industrie, le débiteur sans ressources, le soldat déserteur, tous se hâtaient de réparer leurs pertes, en mettant à contribution cette société dont ils se regardaient comme les parias. Cependant aux crimes des plus désespérés de ces vagabonds se mêlaient, au moins dans le début de leur carrière, quelques sentiments vagus d'un martial honneur.

Un criminel, lorsqu'il était poursuivi, pouvait aisément passer de la Belgique en Hollande ou dans les pays qui bordent le Rhin; et là, les subdivisions infinies de la confédération germanique, dans lesquelles chaque petit prince se maintenait dans une jalouse indépendance vis-à-vis des autres, rendaient toute poursuite presque impossible. Néanmoins, comme ces bandes diverses avaient réuni leurs forces en une société compacte, elles devaient craindre que les gouvernements ne s'unissent à leur tour pour les anéantir. De là pour elles la nécessité de resserrer le lien qui les rassemblait, d'augmenter leur nombre sans présenter toutefois une masse saisissable aux autorités. De leurs efforts pour résoudre ce problème naquit la plus formidable association de ce genre dont l'histoire offre l'exemple.

Le nombre des membres connus et ostensibles de la bande se trouva plutôt diminué qu'augmenté par la nouvelle constitution. Ceux-ci, sous le commandement de quelques individus élevés à ce poste par leur courage ou leurs talents, avaient pour quartier-général un vieux château, un moulin en ruines, ou asseyait leur camp nomade dans les profon-

deurs d'une forêt. En effet, il n'était pas difficile de trouver des abris suffisants pour des forces beaucoup plus considérables, à une époque où tant de familles, fuyant les horreurs de la guerre, avaient quitté leurs habitations des campagnes pour les cités plus populeuses et mieux défendues. Les routes d'une ville à l'autre étaient par la même raison, comparativement désertes; on n'y rencontrait que des voyageurs ou des marchands, et toute communication paisible était interrompue entre les villages.

Lorsqu'on avait fixé un camp ou un rendez-vous, il s'agissait d'assurer aux bandits un passage à travers le territoire, en établissant sur tous les points une ligne de postes qui pussent servir, en cas de besoin, de secours et d'abri. Il était facile de parvenir à ce but, en gagnant au parti les aubergistes dont l'état était le plus nécessiteux et le plus désespéré. Les guerres civiles en avaient réduit un grand nombre à la misère; et comme leur profession n'a jamais passé pour prédisposer bien fortement à l'honnêteté, on les trouva, en général, très accessibles aux propositions qui leur furent faites.

Dans l'argot des bandits, jargon composé d'hébreu, de français, de haut et de bas allemand, ces lieux de refuge se nommaient *Kochemer-Beyes*, que ce fussent des maisons publiques ou non: là, un membre poursuivi était sûr de trouver avis et protection; là, les assidus obtenaient des renseignements sur la direction que lui ou la bande avaient prise. Le système avait été organisé avec tant de régularité, qu'un voleur, dit-on, pouvait aller de l'extrême de la Hollande jusqu'au Danube avec la certitude de ne point passer une seule nuit hors de la société ou sans le secours d'un ami.

Souvent aussi les employés de la police, depuis le magistrat jusqu'au dernier officier, étaient à la solde de la bande, et l'on avait souvent observé que l'anxiété d'un brigand pris en flagrant délit se dissipait comme par enchantement, lorsqu'on prononçait devant lui le nom du respectable fonctionnaire devant lequel il allait comparaître.

Intelligents et industriels, ils changeaient avec une facilité merveilleuse de noms, d'habits, de signalement, de teint et de visage; témoins notre négociant hollandais et notre baron allemand. Quant à la fabrication des passeports, elle était exclusivement dévolue aux femmes, qui s'en tiraient avec une grande habileté.

(A suivre.)

Le borgne et son valet.

Un vieux baron, sire de Beaumanoir,
Devenu borgne au métier de la guerre,
Par bienséance avait un œil de verre,
Qu'à son coucher un page allait, le soir,
Sur une assiette, humblement recevoir.
Or, une fois que le page peut-être
Malade était, peut-être était absent,
Un valet neuf, mal instruit, innocent,
Fut à son lit chargé de comparaître,
Le bon vieillard, sans faire de façon.
Tout comme au page, à ce nouveau garçon,
Livre son œil, puis dit sa patenôtre.
Point cependant le valet ne s'en va;
Eh! dit maître, ami, qu'attends-tu là?
J'attends, Monsieur, que vous me donniez l'autre.

AU MAGASIN MONNET

PLACE ST-LAURENT

CARTE CÉLESTE

AVEC HORIZON MOBILE

indiquant à l'aide d'un mécanisme très simple, l'état du ciel pour chaque heure de la journée.

PRIX : 4 FRANCS

Envoi par la poste contre remboursement.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD ET DELISLE.